

ARIANE CHARLAND



AINAKO

Le sang des gnomes

ÉDITIONS  
MICHEL  
QUINTIN



# 1

## TOUT DÉTRUIRE

Aïnako prit la petite pierre verte dans sa main pour mieux la voir. L'impression de déjà-vu qui la suivait depuis leur entrée dans le village se précisa encore un peu, ce qui n'était peut-être pas si étrange, vu que c'était le troisième village fantôme qu'ils traversaient en autant de jours.

— Viens, dit Naïké. Éléssan va encore nous réprimander si on se laisse trop distancer.

Aïnako regarda derrière elle et vit que les soldats chargés de l'arrière-garde les avaient presque rattrapés. Elle reposa la pierre contre l'écorce en s'assurant que la chaîne tenait encore à la branche où elle avait été accrochée. Naïké lui fit signe de passer devant et elle se donna un petit élan sur le tronc avant de se retourner sur le ventre pour se laisser planer. Le vent ne cessait de changer de direction et

elle dut bientôt battre des ailes pour éviter de se faire emporter. Elle pouvait voir le reste de la troupe qui zigzaguait entre les feuilles. De loin, on aurait dit un essaim de papillons bigarrés.

On devinait parfois la silhouette d'une maison éventrée ou d'une plateforme brisée, mais la nature avait tout recouvert depuis longtemps. Partout, des branches avaient poussé, des feuilles avaient éclos, des animaux avaient fait leur nid. Les seuls indices prouvant que ces ruines n'étaient pas complètement abandonnées, c'était les objets, les fleurs et les souvenirs qui avaient été déposés au pied des arbres, accrochés aux branches, cachés sous les feuilles. Les elfes qui avaient habité là revenaient régulièrement pour rendre hommage à leurs amis et parents tués par l'armée de Shamguèn.

Aïnako alla rejoindre Kaï et Olian qui volaient à l'arrière du peloton, un peu en retrait, mais séparément, chacun semblant perdu dans ses propres pensées sombres. Ils se retournèrent en l'entendant approcher. Olian sourit d'un sourire automatique, mais ses yeux restèrent lointains, préoccupés. Kaï pointa une petite poupée à l'apparence humaine et secoua lentement ses boudins jaunes, les yeux pleins de révolte.

— Ils ont tué des enfants! Il y a plein de jouets d'enfants!

Aïnako ne dit rien; il n'y avait rien à dire, c'était trop horrible. Elle leva les yeux vers le ciel gonflé de nuages gris et pensa que le temps s'accordait parfaitement avec l'ambiance. Elle se demanda si Éléssan avait fait exprès de passer par là, pour que les soldats voient ce dont Taïs était capable. Mais Kai et elle étaient les deux seules recrues qu'il avait choisies pour l'accompagner. Les autres avaient probablement déjà tous vu ce genre de choses, et peut-être même pire.

— Taïs devait être dans sa période noire, dit Naïké derrière elles. Tout de suite après la mort de son fils, quand elle tuait tout le monde sans discernement.

— Parce qu'elle a déjà fait autrement? fit Aïnako avec une expression amère, en donnant un coup d'ailes pour éviter de foncer dans une branche.

— C'est vrai qu'elle n'a jamais été reconnue pour sa bonté d'âme. Mais, entre la mort de Tsamiel et l'armistice, elle était devenue un peu plus... molle. Enfin, disons qu'elle avait davantage tendance à attendre l'armée d'Élimbrel avant de passer à l'attaque.

— Et maintenant?

— Disons qu'elle est entre les deux. Elle s'en prend encore aux villages, mais au moins elle a recommencé à faire des prisonniers au lieu de massacrer tout ce qui bouge...

— Enfin, la plupart du temps, dit Olian sans se retourner.

Il avait attaché ses tresses sur sa nuque et les muscles de ses mâchoires étaient contractés. Aïnako se rappela que l'armée de Shamguèn avait récemment assiégé plusieurs villages voisins du sien. Elle aurait voulu faire quelque chose pour le rassurer, lui dire qu'il n'avait pas à s'en faire, mais elle savait que ce n'aurait été que des paroles creuses; elle n'avait aucune idée de ce qui allait se passer, de ce qui se passait en ce moment même.

— Notre village est protégé, dit Naïké en se rapprochant de son neveu. L'armée de Shamguèn est dans le coin, c'est vrai, mais celle d'Élimbrel aussi. La meilleure chose qu'on peut faire pour aider tes parents et tous les autres, c'est de poursuivre notre mission.

Olian lui adressa un pâle sourire reconnaissant et Aïnako se demanda pourquoi elle n'avait pas pensé à ça elle-même. Olian savait bien que rien ne pouvait garantir le bien-être de ses parents. Il avait seulement besoin de se faire rappeler qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour eux, qu'il était encore plus

utile là où il était que s'il avait été là-bas avec eux.

— Je sais, dit-il. Ça me rappelle des souvenirs, c'est tout.

— De toute façon, dit Kai, que Taïs ait été dans sa période noire ou non n'aurait absolument rien changé. Ici, même si elle avait attendu des années, l'armée d'Élimbrel ne se serait jamais pointé le bout du nez.

Elle regarda les décombres recouverts de végétation autour d'elle. Ses yeux étincelaient encore de colère.

— Ce n'était pas un village, ajouta-t-elle, c'était un campement d'elfes sauvages.



La pluie se mit à tomber alors qu'ils montaient le camp, d'abord fine et légère, puis de plus en plus torrentielle. Le crépitement de l'eau sur les feuilles en était presque assourdissant. À chaque goutte, Aïnako avait l'impression de recevoir tout le contenu d'une baignoire sur la tête.

Les cent soldats dirigés par Élëssan étaient partis depuis huit jours, exactement deux semaines après la bataille de Lilibé, dans le but de se rendre en Shamguèn pour anéantir Taïs, leur ennemie jurée. Ils espéraient ainsi mettre

fin à la guerre et à la prostration de Silmaëlle, plongée dans le coma depuis que la traîtresse lui avait ravi sa lumière. Ils dormaient chaque nuit dans des hamacs fermés comme des cocons qu'ils accrochaient eux-mêmes aux branches. Les hamacs étaient solides et imperméables, mais Aïnako ne s'était pas encore habituée à se faire balloter toute la nuit au gré du vent, souvent violent, qui menaçait à tout moment d'arracher son hamac et de l'emporter avec lui.

— Il se prend pour qui, ce nouveau commandant? maugréa une petite elfe dont les cheveux ruisselants formaient un casque rouge et compact autour de son visage rond. Nous faire monter le camp par un temps pareil! Pourquoi est-ce qu'on ne dort pas dans une des haltes de l'armée? Je suis sûre qu'il y en a une dans le coin.

Aïnako regarda dans la direction où se trouvait Éléssan, à quelques arbres de distance, trop loin pour entendre quoi que ce soit à travers le vacarme de la pluie. Lui aussi était en train d'attacher son hamac entre deux branches. Elle aurait voulu répliquer que, si le commandant lui-même se résignait à se coucher complètement trempé, c'était qu'il avait certainement une bonne raison, mais elle préféra éviter la dispute. La fatigue rendait les

soldats irritables et elle n'était pas vraiment la fille la plus populaire de l'armée.

La curiosité admirative qu'on avait manifestée à son égard les premiers jours suivant son entrée à l'Académie, à cause de son amitié avec le nouveau commandant et celle que tout le monde surnommait la Mygale, s'était rapidement transformée en jalousie mêlée de mépris lorsqu'elle avait été sélectionnée, elle, une recrue, pour faire partie de la compagnie spéciale chargée d'aller combattre Taïs en Shamguèn. Comme s'il s'agissait d'un privilège inouï que de partir risquer sa vie en territoire ennemi !

— Pourquoi le conseil royal n'a pas demandé à Handur d'être notre commandant ? rétorqua une voix nasillarde derrière Aïnako. Ou à n'importe quel autre ancien qui n'aurait pas abandonné le royaume pendant quatorze ans ? Comment ce petit pédant aux cheveux orange peut-il prétendre nous commander quand il ne nous connaît même pas ? Comment peut-il se dire concerné par le sort d'Élimbrel quand il a passé les dernières années à dormir et à méditer pendant qu'on se battait contre Taïs ? Il y a quelque chose de louche dans cette élection, je vous le dis !

Cette fois, Aïnako se retourna pour foudroyer du regard celui qui venait de parler.

— Retire tes paroles.



— Sinon quoi? fit l'autre en riant méchamment. Tu vas tout rapporter à ton petit copain?

— Je vais te les faire ravalier.

Les innombrables heures qu'elle avait passées à suivre l'entraînement de l'Académie et à se soumettre aux enseignements privés et autrement exigeants de Naïké avaient aiguisé son caractère en même temps que sa force.

L'autre eut un sourire mesquin et fit apparaître une sphère orangée dans sa main. Aïnako savait qu'il n'aurait jamais osé la menacer ainsi si Naïké avait été là, mais la Mygale faisait partie du premier tour de garde et, pour une rare fois, ne se trouvait pas auprès de son « œuvre de charité », comme certains se plaisaient à l'appeler.

— Eh! oh! du calme, s'interposa Kaï qui venait de finir d'installer son hamac près de celui d'Aïnako. On est tous épuisés, mais ce n'est pas une raison pour se taper dessus.

— Oh, toi, l'elfe sauvage, on t'a pas sonnée, dit un autre soldat.

Kaï non plus n'était pas très aimée.

— Et ça ne change rien au fait que le commandant ne devrait pas nous faire dormir à la pluie, ajouta la petite elfe aux cheveux rouges d'un air hautain.

— Vous savez très bien pourquoi le commandant tenait à ce qu'on monte le camp ici,

gronda une voix furieuse au-dessus de leurs têtes.

— Maître Handur, s'empourpra celui qui avait insulté Éléssan. Je disais juste à quel point vous feriez un excellent commandant.

Handur se laissa tomber sur la même branche que lui, ailes déployées pour ralentir sa chute.

— Inutile de m'amadouer avec tes flatteries, Goneïa. Que je ne te prenne plus à douter du commandant ! Et aucun de vous, ajouta-t-il en les fixant chacun leur tour. Nous contournons les haltes militaires pour éviter de tomber dans un piège si jamais Taïs a réussi à apprendre leur emplacement. Cette mission repose sur l'effet de surprise, au cas où vous l'auriez oublié.

Goneïa se contenta de fixer ses bottes pleines de boue. Aïnako était contente que la colère de Handur ne soit pas dirigée contre elle. Elle l'avait vu se fâcher des dizaines de fois à l'Académie, mais, si c'était possible, la pluie le rendait encore plus impressionnant. Ses boucles bleues, normalement si légères et rebondies, s'étaient aplaties sur son front, faisant ressortir la forme rectangulaire de son visage, et ses vêtements qui lui collaient à la peau mettaient en valeur son extraordinaire carrure.

— Un groupe de renards nous prendra demain matin, poursuit Handur. En attendant, agissez comme les soldats que vous êtes.

Il retourna dans son arbre et les soldats se remirent à attacher leur hamac en silence. Aïnako savait qu'elle ne devait pas s'emporter comme ça, mais ces abrutis la mettaient tout simplement hors d'elle. On se serait cru à l'école primaire. « Les elfes ont beau vivre indéfiniment, ils ne gagnent pas nécessairement en maturité pour autant », se dit-elle en tirant sur les cordes de son hamac pour en resserrer les nœuds. Sa main glissa sur la corde mouillée et ses jointures allèrent frapper l'écorce du tronc. Sa peau glacée se fendit et une perle de sang suinta de la coupure en même temps qu'une brève lueur blanche.

Elle porta machinalement sa main à sa bouche, mais la peau s'était déjà refermée. Réalisant qu'il s'agissait d'un réflexe vraiment trop humain pour une elfe supposément habituée à ce genre de guérison ultra-rapide, elle regarda furtivement autour d'elle avant de grimper dans son hamac. Elle adressa un sourire discret à Kaï avec un roulement d'yeux qui voulait dire : « Non, mais quels imbéciles ! » Son amie étouffa un rire et s'enroula dans son propre hamac. Juste avant de refermer le sien, Aïnako jeta un coup d'œil vers l'endroit où Olian était installé. Il devait déjà être couché, car elle ne le vit nulle part.

Couchée en boule dans son uniforme

mouillé, le fourreau de son épée entre les genoux et le pommeau au creux de sa paume, elle n'avait rien d'autre à faire que d'écouter la pluie en attendant le sommeil qui tardait toujours à venir. L'obscurité était presque complète, mais les diamants qui parsemaient la poignée de son épée luisaient faiblement. Sans doute un résidu de sa lumière, puisqu'elle la portait presque constamment depuis leur départ de Lilibé.

Comme tous les soirs, elle se mit à penser à son ancienne vie, qui n'était pas si ancienne que ça, à vrai dire. Ça ne faisait même pas un mois qu'elle était partie de chez elle, mais elle avait déjà l'impression que c'était un rêve. Est-ce que tatie Vivi pensait à elle en ce moment? Probablement, se dit-elle. En fait, c'était presque sûr. Tatie Vivi, toute seule dans sa maison... Aïnako se dit qu'elle aurait dû lui acheter un chat avant de partir; ça lui aurait fait un peu de compagnie. Sauf que le chat les aurait peut-être pris pour des oiseaux. Elle faillit rire en imaginant Naïké en train de narguer le chat et le chat en train de devenir fou à force de sauter partout pour essayer de l'attraper.

Elle repensa aux ruines du campement d'elfes sauvages qu'ils avaient traversé et à ce que Kaï lui avait dit la première journée de classes à l'Académie: l'armée ne se déplaçait

pas pour les elfes sauvages. Elle revit les jouets, les poupées, les renards à bascule. Elle essaya d'imaginer le campement avant sa destruction, les plateformes animées, les enfants volant partout. Des images de cour d'école lui vinrent à l'esprit, des enfants humains jouant au hockey bottine, soudain pulvérisés par un feu d'artifice multicolore... Des enfants ailés qui ne pouvaient que crier en voyant leurs parents mourir sous leurs yeux, en voyant le sang de leurs parents se répandre et dégoutter en pluie rouge jusque sur le sol de la forêt... La chaleur du sang de Néréli entre les doigts glacés de Silmaëlle...

Elle détacha une de ses mains du pommeau de son épée et toucha sa gorge à l'endroit où se trouvait habituellement son pendentif. Elle ne le portait pas en ce moment, elle l'avait laissé à Lilibé, mais elle avait eu le temps de s'habituer à le serrer dans ses doigts chaque fois qu'elle pensait à sa mère. Elle se demanda si le pendentif vert qu'elle avait vu dans le campement détruit s'était lui aussi passé de mère en fille et si la lignée s'était arrêtée avec l'attaque de Shamguèn.

Elle se demanda qui était commandant, à l'époque. Iriel? Elle revit son regard glacé et crut entendre sa voix rauque appeler sa mère par son surnom, Maë. Elle ferma les yeux et son

visage apparut, inexpressif, avec ses cheveux noirs en bataille, ses yeux noirs et opaques, ses ailes noires qui avaient parfois des reflets violets quand elles étaient grandes ouvertes au soleil. Il était si réel qu'elle aurait pu le toucher. Si réel qu'elle percevait son souffle sur son visage, à deux doigts du sien, qu'elle sentait son odeur de forêt et de sueur.

— Tu repars déjà? demanda-t-elle d'une voix légèrement plus claire que la sienne.

La voix de Silmaëlle. Elle avait encore basculé dans les souvenirs de sa mère. Elle se trouvait au vingt-quatrième étage de la tour des militaires, l'uniforme sur le dos et l'épée à la ceinture. Les étoiles brillaient au-dessus d'elle.

— Tu viens à peine d'arriver, continuait-elle. Tu ne t'es même pas changé et je suis sûre que tu n'as rien mangé de la journée.

Il haussa les épaules et grimaça. Ses longs cheveux étaient attachés sur sa nuque, mais le vent avait libéré quelques mèches qui lui collaient au visage.

— Je n'ai pas le temps, Maë. Il faut que j'y aille.

Aïnako sentit ses doigts bouger sur le pommeau de son épée, comme si sa mère avait voulu lui prendre une main ou le secouer, mais elle se mordit plutôt la lèvre et ses doigts restèrent où ils étaient. Le regard d'Iriel

sembla se perdre un instant dans le ciel, puis il revint sur elle et se mit à la fixer avec une intensité froide.

— Des soldats de Shamguèn assiègent un campement d'elfes sauvages. Ta mère m'a chargé d'aller faire le ménage.

— Depuis quand l'armée d'Élimbrel s'occupe-t-elle des elfes sauvages ?

— Le campement en question entoure un village. Ce sont les villageois qu'on va sauver.

— Mais les elfes sauvages ? Qu'allez-vous faire si Taïs se sert d'eux comme bouclier pendant qu'elle attaque le village ?

— Je te l'ai dit. Ma mission consiste à sauver les villageois, personne d'autre.

Aïnako sentit le cœur de sa mère s'arrêter. Elle n'arrivait pas à détourner ses yeux de ceux d'Iriel. Des images se succédèrent à une vitesse folle dans son esprit. Elle se vit l'épée à la main, entourée d'autres soldats d'Élimbrel, en train de se battre contre des elfes vêtus d'habits en patchwork semblables à ceux que Kaï portait à Lilibé quand elle n'était pas à l'Académie. Les jets lumineux qui fusaient de toutes parts étaient si éblouissants qu'elle devait souvent plisser les yeux. Mais elle vit clairement Iriel, ses cheveux noirs flottant derrière lui, enveloppé d'un écran bleu argenté, qui frappait avec méthode et sang-froid. Silmaëlle dut faire

un effort pour s'arracher à ces souvenirs. Elle avala sa salive et murmura :

— Tu vas tout détruire, tu veux dire ! Comme la dernière fois. Quand les elfes sauvages ont refusé de nous laisser traverser leur campement et que tu nous as ordonné de les massacrer. Tu ne trouves pas que tu as déjà assez de sang innocent sur les mains ?

— Ce n'est pas moi qui vais tout détruire, Maë. C'est Élimbrel. C'est le royaume au complet. Tout le monde est aussi coupable que moi là-dedans. Si les citoyens se souciaient vraiment du sort des elfes sauvages, ils nous le feraient savoir. Ceux des villages sont trop contents qu'on privilégie leur sécurité et ceux de Lilibé se satisfont très bien de fermer les yeux.

— Tu fais exactement comme ton père quand il était commandant. Lui aussi rejetait toute responsabilité sur le peuple. Tu t'étais juré d'être différent, de faire changer les choses.

— Tu n'es pas encore reine. Tu ne sais pas ce que c'est que d'être au pouvoir. Tu vas te rendre compte qu'il y a des choses qui ne se changent pas. Les gens au pouvoir sont souvent ceux qui ont le moins de pouvoir.

— Eh bien, j'espère que je ne deviendrai jamais reine.

— Comme j'espérais ne jamais devenir commandant.



— Sauf que, toi, tu avais le choix.

— On a toujours le choix, Maë. Mais les choix ne sont pas toujours ceux qu'on pensait.

Il la regarda encore avec ces yeux qui avaient le don de la paralyser, hocha la tête en signe d'adieu et tourna les talons, la laissant seule, en colère et atterrée.